

VOYAGE DANS L'AOURAS

ÉTUDES HISTORIQUES

Par Em. MASQUERAY (1).

NOTE DE M. H. DUVEYRIER.

Vous vous rappelez, messieurs, que M. Masqueray, chargé d'une mission archéologique et linguistique dans le sud du département de Constantine, a commencé l'année dernière ses travaux par l'exploration des ruines romaines de Timgâd. Dans le mois de janvier de cette année il se disposait à parcourir le Bellezma et le Hodna.

La chaîne de montagnes qui forme la limite naturelle du Tell et du Sahara, dans le département de Constantine, était le terrain que M. Masqueray avait choisi, avant son départ, comme théâtre principal de ses recherches. Il n'a pu aborder qu'au mois de mai ces montagnes très-intéressantes, et, par le rapport qu'il vous adresse, vous pourrez facilement vous rendre compte de l'importance des travaux qui sont les fruits de la première partie de son voyage dans l'Aourâs ou Mons Aurasius des Romains. Ce massif est l'un des berceaux de la civilisation berbère, dont la géodésie et la topographie étaient infiniment mieux connues que l'histoire, l'ethnologie et la linguistique, sciences sur lesquelles ont porté les études de M. Masqueray.

Le cadre géographique des travaux dont vous allez entendre l'exposé est indiqué, au nord et à l'ouest, par la route française de Batna à Biskra; au sud et à l'est, par les premières pentes du Djebel Ahmar Khaddhou. M. Masqueray avait traversé le massif de montagnes, à l'est de la route française; une première fois du nord au sud, de Batna, par Lambèse, la vallée de l'Ouâd 'Abdi et l'oasis de Berânis, à Biskra; il était il y a vingt jours à Mazer, et il continuait.

(1) Lecture faite à la Société dans sa séance du 5 juillet.

son exploration dans la montagne en longeant sa première route du sud vers le nord.

Il suffit de rappeler les découvertes archéologiques de M. Masqueray au nord de l'Aouràs, pour faire deviner les matériaux nouveaux relatifs à l'histoire de l'occupation romaine que nous réserve la suite de son voyage.

Dans les montagnes qui, jusqu'à notre conquête, ont servi de citadelle et de refuge aux races primitives de toute cette contrée, M. Masqueray a trouvé et exploré une quantité de monuments que nous appellerons préhistoriques en attendant que la science leur assigne une date, et précise quels hommes en furent les auteurs. Le rapport suivant de M. Masqueray traite surtout des populations berbères actuelles des montagnes de l'Aouràs, et d'autres montagnes voisines de celles-ci. Nulle part cette question n'avait été traitée, jusqu'à présent, d'une manière aussi complète ni aussi scientifique.

Ce rapport est actuellement la meilleure source à consulter lorsqu'on voudra connaître les habitants de la frontière sud du Tell du département de Constantine.

LETTRE DE M. EM. MASQUERAY

A M. H. Duveyrier.

Mazer, 15 juin 1876.

Monsieur,

Je ne vous ai pas écrit depuis mon départ de Paris parce que je me réservais de vous présenter les premiers résultats de mes recherches dans l'Aouràs en matière de linguistique, d'archéologie et d'histoire berbères. Le mauvais temps de cet hiver et la révolte des Boû Azid m'ont empêché d'aborder ce sujet avant le mois de mai ; mais déjà je suis heureux de pouvoir vous adresser les notes suivantes qui seront continuées si elles vous agréent. Ces quelques mots concernant l'histoire de l'Aouràs sont le résumé d'une partie de mon travail, entrepris seulement depuis cinq semaines. Je ne les dois qu'à moi-même et aux indigènes que j'ai interrogés.

Et d'abord, que peut signifier ce mot Aouràs ? Il s'applique aujourd'hui aux montagnes qui enveloppent au nord les vallées de l'Ouâd El-Ahmar et de l'Ouâd 'Abdi, en outre à ces vallées elles-mêmes. Le qâïd actuel des Oulâd 'Abdi, signe : qâïd de l'Aouràs. M. le conseiller Letourneux pensait retrouver l'origine de ce nom dans le mot sémitique *ârzoun* qui signifie cèdre(1). On pourrait ajouter, en faveur de cette opinion, que les cèdres se sont étendus autrefois plus bas qu'aujourd'hui, à peu près sur tout le pays désigné par le nom Aouràs. C'est ainsi que près de Tarhit, non loin de la mine actuelle de mercure, on trouve un pic nommé Ich in Idil (*la corne des cèdres*). Le cheïkh de Tarhit, que j'interrogeai, m'a répondu qu'autrefois ce pic portait des cèdres. Je me rappelle aussi avoir trouvé dans le Bellezma, près du moulin ruiné de la Mafouna, un *Irhil Aouràs* un peu au-dessous, mais très-près d'une forêt de cèdres. D'autre part, les Berbères appellent aujourd'hui le cèdre non pas Arzou, mais *idil* ou *iguidil*. Le mot *bignou* est regardé comme arabe (2).

Enfin une inscription signalée pour la première fois par M. le conseiller Letourneux, et depuis estampée par moi, semblerait restreindre le nom Aouràs à la désignation d'une petite ville romaine dont les débris couvrent le Bour des Oulâd Zeyân, à quatre heures de Lambèse et au pied du col de Tifirasîn. Cette inscription, simple dédicace funéraire, se termine par le mot AVRA SI, séparé en deux parties comme je l'indique ici.

(1) Le nom Aouràs ne doit pas dériver d'une racine sémitique, car il existait longtemps avant l'arrivée des Arabes, et rien ne prouve que les Phéniciens de Carthage aient parcouru les montagnes de l'Aouràs. Je ne trouve pas la racine berbère qui a formé le nom Aouràs, mais je crois qu'on la découvrira lorsque tous les dialectes de cette famille seront suffisamment connus.

H. D.

(2) J'avais signalé à l'attention de M. Masqueray le substantif *bignou* que j'avais entendu appliquer au cèdre entre Lambèse et le village de Bou Zina; ce mot, qui n'est certainement pas arabe, me paraît encore être une corruption du latin *pinus*, pin. — Dans le Liban, le grand cèdre porte le nom d'*ârz*, et le petit cèdre, celui de *chârbîn*.

H. D.

Les personnes les plus instruites que j'ai consultées parmi les indigènes, notamment le qâïd Mohammed Ben Habbas, résidant aujourd'hui à Oumm Er-Reha, et l'ancien qâïd de l'Aourâs, Si Sa'ïd ben Mohammed, résidant à Sîdi 'Oqba, savent peu de choses sur les origines des tribus en dehors d'Ibn-Khaldoûn. Chez le peuple, je retrouve très-vivante la tradition des Djohâla, des Roûm, des Barbar (1) de Sîdi 'Oqba, de Sîdi 'Abd-Allah et de Qoçeïla (2), que l'on transfigure en femme par suite d'une confusion avec Dâmïa la Kâhina (3).

Les Djohâla et les Roûm ne font qu'un. C'étaient des géants, des ogres, qui vivaient dans des cavernes ou dans de grandes villes fortifiées. Ils ont élevé tous les *snob* et bâti tous les tombeaux circulaires que l'on rencontre en si grand nombre, depuis le pied du Djebel Mahmel jusqu'à Berânis. Ils sont les ancêtres des Français. J'ai entendu cette réponse : « les Romains sont les djohâla des Français. »

Je crois avoir relevé tous les centres de tombeaux circulaires et toutes les ruines romaines depuis Lambèse jusqu'à Berânis, et depuis Berânis jusqu'à Mazer (Haïdous) d'où je vous écris, en passant par : le Bour des Ouâld Zeyân, El-Arba'a, Bou Zina et la plaine de Nerdi, Oumm Er-Reha, Tâgoust, Mena'a, Benî Ferah, Berânis, Biskra ; et Sîdi'Oqba, Berânis, Djemôra, Benî Souïk, Mena'a, Nâra, Chîr, Nouâder et Tarhit, Tisekifîn. J'ai de plus étudié les pentes nord du Djebel Nouaçer. Or, j'ai été également frappé du nombre étonnant de ces tombeaux primitifs, et des constructions

(1) Les Arabes d'Algérie appellent Djohâla ou *idolâtres*, les populations les plus anciennes qui vécurent sur le sol algérien, Roûm, les *Romains* et Barbar ou Berber, les indigènes de race blanche qu'ils trouvèrent au moment de leur conquête. H. D.

(2) Qoçeïla était, en 665 de notre ère, le chef de la tribu berbère des Aoureba ; il était précisément issu de la fraction des Berânis, qui donna son nom à un village dont il sera question plus bas. H. D.

(3) La Kâhina, c'est-à-dire la reine ou grande prêtresse des Berbères de l'Aourâs vers 680, portait le nom de Dihya suivant Ibn-Khaldoûn. Sa famille appartenait à la tribu des Djerâoua. H. D.

romaines. J'ai trouvé plus de 400 tombeaux circulaires dans la plaine de Nerdi, entre Boû Zîna et le Djebel Mahmel; ils sont nombreux au nord du Djebel Nouâçer. Ils entourent pour ainsi dire Mena'a. Sur le plateau de Nâra on en compte une trentaine, et une vingtaine près du village de Tisekiân. Les Châwi (1) en ont certainement détruit dix fois plus pour faciliter leur labourage. D'autre part, l'Ouâd El-Ahmar et l'Ouâd 'Abdi sont jalonnés de postes romains et de maisons privées dans lesquelles on fabriquait de l'huile. La tradition et la présence des oliviers sauvages attestent l'abondance des olives dans ce pays, il y a plusieurs siècles. Il est facile de comprendre que les indigènes, vivement frappés par les traces que ces deux civilisations anciennes ont laissées sur leur sol, les aient confondues.

Les Barbar, ou plutôt Berber, sont distingués par la tradition des Djohâla et des Roûm. Les gens de Boû Zîna racontent que les Berber étaient des montagnards cultivateurs d'oliviers, qui ne bâtissaient pas de maisons, et marchaient *la tête nue* (2).

Le nom de Sidi 'Oqba est vénéré. On raconte sa mort à l'assaut de Tehoûda; mais le rôle brillant est réservé tout entier à Sidi 'Abd Allah. C'est lui qui a converti tous les montagnards, et qui les a nommés (leurs noms: Benî Boû Selîmân, viendrait de *sellemnâ* « nous avons été convertis à la religion de Mohammed »; Oulâd 'Abdi veut dire « enfants de mon esclave », etc...) On montre encore sur un rocher la trace des éperons de Sidi 'Abd Allah.

Ensuite les récits populaires franchissent brusquement cinq ou six siècles, et se précisent. Il n'est pas un habitant

(1) Châwî est un substantif arabe qui a le sens de « pasteur de bétail » et qui est devenu le nom des Berbères indigènes dans le sud du département de Constantine, et en particulier dans l'Aourâs. H. D.

(2) Cette dernière coutume a été conservée par les Aït Atta, Berbères marocains, s'il était permis de juger de toute cette tribu par une troupe de saltimbanques religieux Aït Atta que j'ai rencontrée à Tadjemoût en 1857.

de l'Aourâs qui ne connaisse au moins le nom des Oulâd 'Azzîz. Leur origine est incertaine. Du moins il est constant qu'ils parlaient berbère. On en retrouve encore à Bône, mais la plupart sont mêlés aux Zemoûl et aux Sellâoua. Leur puissance s'étendait sur tout le pays que je viens de parcourir. Ils avaient des villages fortifiés, et il me semble en avoir retrouvé un considérable, bâti en grande partie avec des ruines romaines, dans le Henchîr Berroûch, au nord du Djebel Nouâçer, non loin de Tâgoust. Ils occupaient fortement la plaine de Nerdi. Les Touâba (1) (Oulâd Dâoud) et les Oulâd Zeyân étaient leurs ennemis acharnés. Ces derniers s'étendaient alors du côté de Biskra et d'El-Qantara. Une nuit, les Oulâd Zeyân surprirent la forteresse des Oulâd 'Azzîz, et en firent un grand massacre. Les Oulâd 'Azzîz abandonnèrent alors l'Aourâs et se répandirent dans le Tell.

L'émigration des Oulâd 'Azzîz ouvrit les deux longues vallées de l'Ouâd El-Ahmar et de l'Ouâd 'Abdi aux populations que nous y avons trouvées.

Les indigènes de cette région n'ont pas encore adopté la dénomination générale et facile que nous leur avons imposée. Ce mot 'Abdi est loin de s'appliquer dans la réalité à tous les villages que nous comprenons sous ce nom. Ainsi Mena'a, Nâra, à plus forte raison Tâgoust, Boû Zîna, El-Arba'a ne sont pas 'Abdi. Cependant Oumm Er-Rehâ et Tarhit qui ne sont pas dans la vallée de l'Ouâd 'Abdi, appartiennent aux 'Abdi.

Les populations qui ont remplacé les Oulâd 'Azzîz sont les suivantes :

1° A l'ouest et au sud, les Oulâd Zeyân et les Benî Ferah.

(1) Il sera intéressant d'apprendre plus tard par M. Masqueray si ce nom arabe de Touâba est, dans l'Aourâs, une autre forme du nom de Tiyâb que portent, chez les Berbères du Sénégal (Maures), les fractions de la caste guerrière des tribus, qui ont abandonné leur caractère militaire pour se rendre agréables à Dieu en réglant leur vie suivant les préceptes de la loi musulmane. Touâbi fait au pluriel soit Touâba, soit Tiyâb. H. D.

2° A l'est, sur une très-petite bande de terrain, les Touâba (Oulâd Dâoud).

3° Au centre, du sud au nord : Mena'a, Nâra, Tâgoust, El-Arba'a, Boû Zîna; les 'Abdi, dont les villages s'étendent de Chîr à Bali, y compris Oumm Er-Reha et Tarhit; les Oulâd Azzoûz.

Les Oulâd Zeyân sont regardés comme étant Arabes. Ils se servent de la langue arabe, bien que presque tous sachent le berbère châwi. Ils sont nomades. Leurs terres de parcours s'étendent de Berânis à l'Ouâd Taga. Ils possèdent les oasis de Berânis, de Djemôra et de Benî Souïk dans lesquelles ils vivent pendant l'hiver. L'été, ils remontent vers Tiserarîn et l'Ouâd Taga pour suivre leurs troupeaux. Ceux qui demeurent dans les oasis pendant l'été sont les misérables qui ne possèdent ni un mouton ni un mulet. La ligne qu'ils suivent dans leur migration annuelle, partant de Benî Souïk, évite Mena'a, coupe le Djebel Nouâçer, et suit, vers le nord est, la longue plaine qui sépare le Nouâçer du Tenourirt. Elle évite ainsi Tâgoust et Oumm Er-Rehâ, à plus forte raison les 'Abdi de Chîr, Tisekifîn, Fedjdj El-Qâdi, etc. Arrivés à la hauteur de Boû Zina, la plupart des Zeyân passent entre ce village et El-'Arba'a, puis débouchent non loin de là forêt de Legag au pied du col de Tifirasîn. — Je ne possède encore aucun document nouveau et précis touchant leur origine.

Les Benî Ferah, sédentaires, et Châwi, sont établis dans un gros village de cinq cent cinquante maisons. Un chemin, qui passe par le village de Talililt et le col des Oulâd 'Ali, le relie à Mena'a. Ce chemin est coupé par le parcours des Zeyân. Les Benî Ferah profitent avec industrie du peu d'eau qui reste dans leur pays. Beaucoup d'entre eux s'expatrient et tiennent des bains à Constantine; les autres cultivent dans leurs jardins le palmier, le figuier, l'orge et l'olivier. J'ai vu chez eux un pressoir absolument semblable à l'ancien pressoir romain. Ils avaient leurs coutumes légales

avant l'occupation française. J'insisterai sur ce fait un peu plus loin.

Je réserve les Touâba pour une étude spéciale, et je me hâte d'arriver au centre.

Les vallées de l'Ouâd El-Ahmar et de l'Ouâd 'Abdi sont habitées par deux groupes distincts suivant la tradition : 1° Tâgoust, Boû Zîna, auxquelles nous ajouterons El-Arba'a dans une vallée toute voisine de l'Ouâd El-Ahmar; 2° Mena'a, Nâra et les 'Abdi.

Le Cheïkh de Nâra, homme instruit et au courant des traditions, me dit : « Mena'a, Nâra, les 'Abdi sont frères; les autres sont étrangers. » L'ancien qâdi de l'Aouras, Si Sa'ïd Ben Mohammed me dit : « Mena'a, Nâra, les 'Abdi (ainsi que les Touâba, les Oulâd Ya'goûb et les Boû Selimân) sont *Roumânîa*. Tâgoust, El-Arba'a, et Boû Zîna sont Bêrhêr. » C'est à Boû Zîna seulement que j'ai trouvé quelque souvenir des Berbères, et d'autre part, entre El-Mena'a et Chîr, on rencontre dans la plaine un grand village ruiné dont les habitants, émigrés à Sidi 'Oqba, sont appelés Roumânîa.

Cette distinction repose tout entière sur la tradition. Les coutumes, le sang, la coloration des cheveux et du visage, les alliances offensives ou défensives ne permettent d'y rien ajouter. Car Mena'a et Nâra, par exemple, qui se disent issus du même père, et dont les habitants s'enterrent réciproquement les uns chez les autres aujourd'hui, se sont combattus pendant fort longtemps, et la coutume de la *Dîya* (1), qui existait à Mena'a, n'existait pas à Nâra, tandis qu'on la retrouve à Tâgoust. Quant aux blonds, j'en rencontre partout; il est vrai qu'ils dominent à Nâra. On les désigne toujours par ce nom *Oulâd Roumânîa*.

Les Berber d'El-Arba'a, de Boû Zîna et de Tâgoust n'ont

(1) On sait que la *Dîya* est le « prix du sang », une somme que le meurtrier est obligé par la loi musulmane de verser à la famille de sa victime.

que des notions très-vagues sur leur origine. Ils tendent néanmoins à s'attribuer une origine romaine, comme les 'Abdi dont ils étaient ennemis déclarés. Ceux de Boû Zina habitaient autrefois le sommet du mamelon isolé au pied duquel on les trouve aujourd'hui. Sur ce mamelon sont les ruines d'un grand village fortifié bâti avec les pierres d'une forteresse romaine. Ceux de Tâgoust ont encore le privilège d'un marché annuel sur lequel se rendent les Benî Ferah, les Oulâd Zeyân et les 'Abdi.

Les Roumâniâ de Mena'a, de Nâra et de l'Ouâd 'Abdi ont des souvenirs plus précis. Ils se disent, comme les Touâba; issus du Roûmi *Bourk* ou, suivant les dialectes, *Bourzi* (le χ prononcé comme le *ch* allemand dans *ich*). On trouve à Mena'a des hommes qui se nomment Bourzi.

Tous s'accordent à dire qu'ils ont trouvé le pays dévasté, après l'expulsion des Oulâd 'Azzîz; mais ils ne disent pas qu'il était sans habitants. Les oliviers avaient été coupés et les villages détruits; néanmoins les grands villages fortifiés dont j'ai constaté les traces à Henchîr Ben Berrouch, à *Bermous* (Berânîs), à Sôq (entre Mena'a et Chîr), tous évidemment romano-berbères, c'est-à-dire composés avec soin de gros cailloux et de pierres de maisons romaines, bien ajustées, sans ciment, avaient dû contenir une population assez dense pour qu'elle ne disparût pas d'un seul coup. Cette population devait, je pense, être de même nature que celle de ces envahisseurs de la dernière heure. Ils ont trouvé dans les vallées de l'Ouâd El-Ahmar et de l'Ouâd 'Abdi, à peu près ce qu'ils y apportaient en fait de lois et de coutumes, et nous pouvons dire qu'il y a cinquante ans, cette région dans laquelle ne pénétraient pas les Turcs, était encore, à part les noms des habitants et quelques différences de culture, telle qu'elle devait être au lendemain de la conquête de Sîdi 'Abd Allah.

Je me limiterai aux mœurs, aux coutumes légales et aux alliances offensives ou défensives des gens de Mena'a, de Nâra et de l'Ouâd 'Abdi (Roumâniâ).

Les mœurs ont été profondément modifiées depuis que nous avons établi la paix dans cette région, surtout depuis que nous y avons introduit le qâdi musulman et le code de Sîdi Khelil. Néanmoins on est encore surpris de constater la liberté dont jouit la femme dans ces montagnes. Les femmes vont partout librement à de grandes distances, moissonnent et travaillent au dehors avec les hommes, absolument comme nos paysannes de France. Leurs ornements et leurs bijoux, tous en argent et jamais en or, ne ressemblent en rien aux bijoux arabes. Les hommes ne portent que par exception la chachîya (1) et le haïk (2). Mais le fait le plus frappant est la célébration de fêtes véritablement romaines ou chrétiennes que nous pourrions nommer : Noël, le jour de l'An, les Rogations et la fête de l'Automne, les vendanges. Par contre, les fêtes musulmanes sont encore négligées, à part le 'Aïd El-Kebîr et le 'Aïd Eç-Çeghîr. Le Moûloûd est presque inconnu.

Noël. Notre fête de Noël porte le nom de Boû Ini, chez les Châwîa Roumânîa. Elle se célèbre à Mena'a, et on ne la trouve pas chez les 'Abdi. Huit jours avant la fin de l'année les femmes de Mena'a changent une pierre du foyer, et renouvellent la terre qui l'entoure. Cette cérémonie ne donne lieu ni à des chants, ni à des danses, ni à des visites, ni à des salutations.

Jour de l'an. Notre jour de l'an se nomme dans toute cette région *Innâr* (janvier). On célèbre l'année nouvelle pendant la nuit qui la précède, par un repas dans lequel on sert de la viande et des œufs; on lave tous les vêtements; on change tous les objets usés. On chante, on danse. La salutation et le baiser ont été transportés à la fête musulmane du 'Aïd-El Kebîr.

Rogations. Un mois et demi après Innâr, au commencement du printemps dans cette région, les gens de Mena'a, hommes, femmes et enfants, sortent tous dès le matin, sans

(1) Calotte rouge.

(2) Longue pièce d'étoffe carrée dans laquelle on se drape.

avoir pris de nourriture, et vont à la montagne. Chacun en rapporte des branches et des herbes vertes, et cette promenade a lieu au son des flûtes. Ils rentrent dans la ville et, après le déjeuner, les femmes d'un côté jouent à la balle, et les hommes de l'autre tirent des coups de fusil jusqu'au soir. Le lendemain et le surlendemain ils restent dans la ville; mais ces deux jours sont également jours de fête. Depuis le matin jusqu'à quatre heures du soir on chante et on danse. Ensuite on joue à la balle. Les gens de Mena'a sont les seuls qui sortent dans la campagne dès le premier jour. Du reste, cette fête se célèbre aussi bien à Tâgoust et à Boû Zîna que dans tous les villages de l'Ouâd 'Abdi.

Fête de l'automne. Cette fête, commune aux 'Abdi, à Mena'a, à Boû Zîna, à Tâgoust, à El-Arba'a, a lieu quand tous les grains sont battus et rentrés, au mois de septembre. Elle dure trois jours. C'est l'époque des mariages. Pendant trois jours on chante, on danse, on joue à la balle. On sert de la viande. Le plus pauvre en achète pour en manger.

Les coutumes légales sont lettre morte aujourd'hui. Chaque village avait les siennes. On peut dire la coutume de Tâgoust comme nous disons la coutume de Bourges; la coutume des 'Abdi, comme nous disons la coutume des Francs ou des Burgondes. Je prends soin, partout où je passe, de recueillir ces vieilles institutions, en interrogeant les kebâr (*notables*) et en dressant des listes analogues à celles qu'ont publiées MM. Letourneux et Hanoteau dans leur grand ouvrage sur la Kabylie. J'y trouve, comme chez tous les peuples semi-barbares, le système de la compensation. Le plaignant et la djema'a prélèvent une certaine somme sur les biens du coupable dans les cas de vol, d'insulte, de coups et blessures. L'homicide est généralement puni par le ravage complet des biens du meurtrier, un exil d'un ou deux ans, et le paiement de la *dîya*, excepté à Nâra où la *dîya* est inconnue. L'adultère paye la *dîya* comme le

meurtrier. Le délit de paroles ou gestes outrageants envers une femme donne lieu à compensation. Le mari peut refuser cette compensation et tuer le coupable, mais il doit s'exiler ensuite, et payer la *dîya*. La femme est toujours incapable. Elle n'hérite point. L'acte de mariage consiste en une simple déclaration par devant le *tâleb* (lettré). Le divorce n'est soumis à aucune règle. — Les coutumes légales varient dans le détail suivant les lieux; mais elles se renferment toutes presque exclusivement dans les limites du code pénal. Les simples contestations étaient réglées par des décisions de la *djema'a*.

La forme du gouvernement était la même à Mena'a, à Nâra, à Benî Ferah, à Tâgoust, à Boû Zîna, à El-Arba'a. Les 'Abdi seuls faisaient exception. A Mena'a, par exemple, le souverain était l'assemblée, et cette assemblée n'avait pas de président. Elle se composait, en nombre variable, de tous les notables du village. Cette constitution diffère essentiellement des vieilles constitutions kabyles zouâwa dans lesquelles nous trouvons l'amîn président, et l'assemblée partagée en deux ou trois çoff (partis ou ligues). Elle diffère aussi bien de la constitution théocratique des Benî Mezâb. L'assemblée de Mena'a, ou de Nâra, ou de Benî Ferah chargeait de l'exécution de ses ordres quelques hommes d'une force ou d'une bravoure reconnue, que l'on désignait, du temps des Turcs, par le nom de *kobdji*. Son pouvoir semble avoir été très-respecté. Le peuple entier, dans certains cas, s'associait aux *kobdji* pour punir quelque grand criminel d'une manière éclatante.

La constitution des 'Abdi est particulièrement curieuse. Pour la bien expliquer, il est nécessaire que j'ajoute ici quelques traits de leur histoire.

Les 'Abdi, qui se disent eux-mêmes fraction des Touâba, étaient partagés primitivement en quatre tribus distinctes quand ils montèrent vers le nord, en partant des environs de Djemôra, pour envahir une partie du pays abandonné

par les Oulâd 'Azzîz. Ils arrivèrent tous ensemble dans le passage de Tarhit (*tarhit* a le sens de défilé, en berbère), et bâtirent un gros village sur un mamelon à l'ouest du village actuel. Ce mamelon s'appelle encore Thaqelè taoûsert (*le village vieux*). De là ils descendirent dans la vallée qui porte leur nom, fondèrent encore un autre gros village, détruit aujourd'hui, au-dessus de Ghezâl, et enfin se dispersèrent de colline en colline dans la direction de l'est jusqu'à Bali et au pays des Oulâd Azzoûz, qu'ils auraient colonisé. Des Touâba durent venir se joindre à eux vers cette époque; car les trois villages de Halaoua furent, dit-on, fondés par un Touâbi.

Les quatre tribus constitutives des 'Abdi sont : les Oulâd 'Alî Ben Yoûsef, les Oulâd 'Alî Ben Dâoud, les Oulâd Mâdi, les Oulâd Mesellem.

Ces quatre tribus, réparties dans une quinzaine de villages, se firent peut-être la guerre. Du moins les deux premières sont regardées comme sœurs, ainsi que les deux dernières. Il en résulte deux groupes qui se distinguent encore aujourd'hui.

Un jour vint où quelque ordonnateur puissant, peut-être un des ancêtres du qâid actuel Mohammed Ben Habbâs, imagina de les confondre en les répartissant, par parties égales, toutes dans chaque village. Aujourd'hui, chaque village des 'Abdi contient quatre fractions qui portent encore les noms des tribus primitives. Il en résulta le singulier gouvernement qui donna à ce groupe des 'Abdi son caractère spécial avant notre arrivée.

Dans chaque village, un ancien (*âmoqrân, amghâr; kebîr*) (1) représentait une fraction; il jugeait suivant la *coutume*, et ces décisions avaient force de loi. Par suite, le

(1) Le mot berbère *âmoqrân* a le sens de grand, le mot berbère *amghâr* a le sens d'ancien. Le mot arabe *kebîr*, au pluriel *kobâr*, a les sens des deux mots berbères.

gouvernement se composait de quatre personnages, et ces quatre personnages formaient une sorte de sénat dont l'autorité était incontestée. La *djema'a* (l'assemblée), toute-puissante à Nâra, à Mena'a, à Tâgoust, était inconnue chez les 'Abdi. Lorsqu'une contestation s'élevait entre deux ou trois hommes de tribus différentes, le débat était porté devant deux ou trois des quatre anciens. Si, par exemple, un homme des Oulâd 'Alî Ben Yoûsef, dans le village de Chîr, contestait la propriété d'un mur à un homme des Oulâd Mesellem, ils exposaient leur litige aux deux *kebâr* réunis des Yoûsef, et des Mesellem.

Ces quatre anciens disposaient d'une force armée, comme la *djema'a* de Mena'a ou de Tâgoust, et cette force armée consistait, dans le village de Chîr, en quarante *kobdji*, dont dix appartenaient à chacune des tribus. Ces *kobdji*, dont le souvenir est encore si vivace dans le pays que le mot *kobdji* y a le sens du mot arabe *oukîl* (agent, représentant), n'étaient pas payés. « L'honneur vaut mieux que l'argent », me dit mon interlocuteur châwi. Ils n'avaient ni costume ni insigne spécial; ils travaillaient à leur champ comme tous les autres; mais eux seuls allaient saisir les criminels, et ils marchaient en tête quand les tribus sortaient pour repousser les Touâba ou les Oulâd Zeyân.

Ces lois et ces constitutions avaient-elles été modifiées plus ou moins par l'intervention de la puissante famille des Ben-Habbâs? Il est permis de le supposer; cependant l'influence de cette famille de marabouts, établie à Mena'a, me semble avoir eu surtout pour résultat d'établir une sorte d'ordre au milieu de ces villages décimés par une guerre perpétuelle. La nature de cette influence devient sensible lorsqu'on interroge les habitants de toute cette région sur leurs rapports mutuels au temps des Turcs.

Nâra était en guerre avec Mena'a, sa sœur et sa proche voisine; Boû Zîna avec Oumm Er-Rehâ, colonie des 'Abdi; Tâgoust avec les Bnî Ferah. Il n'est pas un de ces villages qui

n'ait été une place forte; tous sont bâtis sur des hauteurs (1). Des tours, encore visibles partout, notamment entre Nâra et Mena'a, autour de Boû Zîna et aux environs de Tarhit, servaient de postes d'observation. On y veillait jour et nuit. A deux kilomètres du village, on était en danger de mort. Ces guerres n'avaient point pour cause des luttes de races, mais plutôt des disputes au sujet de sources ou de terrains. Du moins nous voyons dans les partis qui en résultent, des villages qui se disent frères, armés les uns contre les autres, et alliés réciproquement à des étrangers. Ces partis peuvent se ranger en deux groupes ou *çoff* principaux, qui sont :

1° le *çoff* des Touâba dont faisaient partie les Oulâd Zeyân, Nâra, Tâgoust, Boû Zîna, Fedâla, avec une moitié des Benî Ferah et de Mechoûnâch;

2° le *çoff* des 'Abdi, dont faisaient partie la colonie d'Oumm Er-Rehâ, El-Arba'a, une moitié de Ma'afa, les Oulâd Azzoûz, les Benî Boû Selimân, les Oulâd Melloûl, les Oulâd Oudjâna, les 'Achâch (2).

La situation des 'Abdi était particulièrement critique. Ils étaient assaillis sur les flancs par les Touâba et les Oulâd Zeyân. Leur colonie d'Oumm Er-Rehâ, qu'ils avaient osé fonder sur le bord de l'Ouâd El-Ahmar, entre Boû.Zîna et Tâgoust, c'est-à-dire en plein pays ennemi ne subsistait que par son alliance avec El-Arba'a et une moitié de Benî Ferah. Leur village de Tarhit, laissé en arrière, pour ainsi dire, du côté des Touâba, se défendait à grand'peine. C'est alors que les Ben Habbâs se présentèrent, arrivant du sud-ouest du Maroc, de la Sâguiyet El-Hamrâ. Ils fondèrent une zaouïya à Mena'a, pratiquèrent la plus large hospitalité (on les appelle encore Moûla Sebîl : *maîtres de la charité*), firent servir leur influence religieuse à éteindre les haines,

(1) Le nom arabe même du village de Mena'a est un substantif qui équivaut à notre mot défense, ouvrage de défense. H. D.

(2) On retrouve parmi les habitants de l'Ouâd Soûf le noyau de la tribu des 'Achâch. H. D.

et surtout relevèrent la fortune des 'Abdi. Les 'Abdi étaient et se disent encore leurs *ra'îya*, leurs tributaires ou vassaux; ils jurent par leur tête; mais nous ne pensons pas que dans une époque si troublée ces personnages, quelque importants qu'ils fussent, aient eu le temps de modifier profondément les coutumes et les constitutions de cette région, à moins que l'on ne doive, comme je l'ai indiqué plus haut, attribuer à un Ben Habbàs la fusion des quatre tribus des Yousef, des Dâoud, des Mâdi et des Mesellem.

Je me propose, monsieur, de vous soumettre dans une prochaine communication ce que j'ai pu observer en matière de linguistique dans ces montagnes. Cependant je puis déjà compléter cette courte esquisse historique par quelques remarques touchant le dialecte châwi.

Et d'abord le mot Châwi est un mot arabe que l'on met au féminin berbère par l'adjonction de deux *t* : *techâwit*, pour désigner la langue de cette région; mais il est un autre mot par lequel les Berbères Châwi se désignent entre eux. Ce mot est *mâzerh* (1), féminin *temâzirha*, dans lequel il est facile de reconnaître *amzigh* ou *amâzigh*, surtout si l'on songe que le *rh* des Berbères est un son spécial, très-dur, facile à transformer en *gh*.

La variété des dialectes du Berbère Châwi, qui n'est lui-même qu'un dialecte, semble infinie. On rencontre sur la rive droite d'une rivière un mot introuvable sur la rive gauche, et la restauration de cette langue ressemble fort à un travail d'archéologie. Il y a des différences considérables de prononciation entre des villages voisins. Ces différences doivent avoir des causes historiques, mais il m'est encore impossible d'en rendre compte. Ainsi au point de vue de la prononciation, les 'Abdi sont partagés en deux groupes : au sud-ouest de Tisekifin jusqu'à Mena'a, toutes les con-

(1) M. Masqueray fait précéder ce nom d'un *t*, qu'il fallait retrancher puisque c'est, dans la langue berbère, le signe du féminin.

sonnes sont douces; on évite le *g*, le *k*. On dit *sxem* (combien), au lieu de *kem*; *arrias* (homme), au lieu de *ergaz*; *enneχ* (de toi), au lieu de *ennek*; *annouiirh* (nous irons), au lieu de *annouguirh*; *annij* (fais!), au lieu de *anneg*; *aiddith* (outre), au lieu de *agueddîl*, etc.

Voici, pour exemple, une légende en Châwi de Chîr concernant la vieille lutte des envahisseurs musulmans et des derniers colons romains, transformés en *djohâl*. Il s'agit de la fondation de Halaoua par un des Oulâd Dâoud (un Touâbi).

LÉGENDE DU DJOHAL, DU MUSULMAN ET DE L'OISEAU MIRIR
Texte et mot à mot.

Arriâs, *d-Ou-Nârt*, *thawes* *doug*
Un homme, et (c'était), un enfant de Nâra, se promenait dans
oudrar; *ioufâ taroumit*, *seba'a daïtma-th*.
la montagne; il trouva une chrétienne, (et) ses sept frères.
Tenna-s : *Mataj diwin?* *Inna-s* : *'Ttahouâserh*
Elle lui dit : Quelle chose t'amène? Il lui dit : Je me promène
feç-çiât. *Tenna-s* : *Mda achediaf bâbâ*,
pour la chasse. Elle lui dit : Si (te) trouve le père,
akchine-rh. *Inna-s* : *Mâni iksawirh?* *Tenna-s* :
il t'égorgera. Il lui dit : Que ferai-je? Elle lui dit :
Effer, *adirouah bâbâ*, *etted aabouch* *en-es*.
Cache-toi, viendra le père, tu saisisras le sein de lui.
Teffer. *Adouggân adiousa bâbâ* *inna* : *rîhats*
Il se cacha. Lorsque vient le père, Il dit : « odeur
n-eslem thîlrhâr. — *Tenna-s* : *lâ lâ*,
de musulman dans la caverne ». — Elle lui dit : non,
our illi. — *Inna* : *illa*. *Iried isellem*, *aff*
il n'y en a pas. — Il dit : il est. Sortit le musulman, saisit
aabouch en-es. *Inna-s* : *Qîm!* *Attilid edmemmi* *Inna-s* :
le sein de lui. Il lui dit : reste! Tu seras mon fils. Il lui dit :
Mata oussenâth enneχ? *Inna-s* : *Serat-ino daçiad*.
Quoi métier de toi? Il lui dit : mon habitude la chasse.
Inna-s : *Meleh, alemâi tarouâino*. *Inna-s* : *Allah*
Il lui dit : bien, instruis mes enfants. Il lui dit : Dieu

ibárek . *Immerdín isawa tichebak, temenia*
bénisse (volontiers). Ensuite il fit des filets, huit

n'chebak. Koul iz isawa ticht. Koul iz doug
filets . A chaque un il (en) fit un. Chaque un(va) dans

oudrâr. Immerdín isawasen enchtren (1)
la montagne. Ensuite ils firent des tas de pierres,

adeffern tischerin
(pour que) se cachent les perdrix.

Immerdín ieroh hag ennetta. Ieroh adestad. Iebedou
Ensuite il alla aussi avec lui. Il alla chasser. Il arriva

rhof romeri. Ienrha romeri. Ienrheen qá'. Ieqqím
sur le premier. Il tua le premier. Il (les) tua tous. Resta

bábá. Ioused rher-s, inna-s : Mání illán drári?
le père. Il alla à lui, il lui dit : Où sont les enfants?

Inna-s : arouahan. Neguez fell-as. Ierbet
Il lui dit : Ils sont partis. Il sauta sur lui. Tomba

ouroûmi. Ou ba'd ioused ouferoz karn-as mirir.
le chrétien. Et ensuite vint l'oiseau on appelle-lui Mirir.

Itchia rher tittawir. Itfouka ouroûmi
Il le frappa dans les yeux. Fut troublé le chrétien

imân-en-es. Ikker Ou-Nárt (2). *Ibaj-is s-*
en lui-même. Se lèva l'homme de Nâra. Il égorgea lui avec

rhedemi. Ieróh immerdin alrhâr ; iaf
le couteau. Il alla ensuite (à) la caverne; il trouva

tharoumit. Inna : ayyathi thiarnino. Tenna-s :
la chrétienne. Il (lui) dit : Allons suis-moi. Elle lui dit :

Ma rherf? Inna-s : Aïthemân ed bábák qa'
Pourquoi? Il lui dit : les frères et ton père, tous

anrherth-en. Iwit, irechel-it ; thourout
j'ai égorgé eux. Il emmena elle, il prit elle; elle enfanta

Daba, ternit Ou-Nâra.
Daba, elle ajouta Nâra.

(1) Probablement mieux *henchtren*. Le mot *henchtir*, qui n'est pas arabe, est appliqué par presque tous les indigènes de l'Algérie à toute vieille ruine datant d'avant la conquête musulmane. H. D.

(2) Par une erreur le manuscrit porte *Ou-Nârs*. H. D.

Légende du païen, du musulman et de l'oiseau *Mirir*.
Traduction :

Un homme, un enfant de Nâra, se promenait dans la montagne; il rencontra une chrétienne avec ses sept frères. La chrétienne lui demanda : « Quelle affaire t'amène ici? » Il répondit : « Je vais à la chasse. » La chrétienne lui dit : « Si tu rencontres mon père, il t'égorgera. » Il lui demanda : « Que faut-il donc que je fasse pour éviter ce sort? » Elle lui dit : « Cache-toi, et lorsque viendra mon père, tu lui saisisras le sein. » L'habitant de Nâra se cacha. Le père de la chrétienne, rentrant chez lui, s'écria : « Je sens l'odeur de musulman dans notre caverne. » Sa fille lui dit : « Mais non, tu te trompes, il n'y a pas de musulman! » Le père répondit : « Si, il y en a un. » A ce moment le musulman sortit de sa cachette et saisit le sein du chrétien, qui lui dit : « Reste avec nous! tu seras désormais mon fils. Quel est ton métier? » Il répondit : « Je suis chasseur de mon métier. » Le chrétien lui dit : « C'est bien, tu instruiras mes enfants dans ton art. » Le musulman de Nâra accepta cette proposition, et fit huit filets pour attraper les perdrix, de manière à ce que chaque enfant du chrétien eût un filet. Ceux-ci se dispersèrent dans la montagne, posèrent des pierres, en plusieurs tas, pour faire des abris derrière lesquels les perdrix viendraient se reposer et se cacher, et où elles seraient prises dans les filets tendus. Le musulman de Nâra suivit dans la montagne les enfants; il arriva au premier, l'égorgea, et tua de la même manière tous les autres. Restait leur père qui, voyant le musulman revenir seul, lui demanda : « Où sont mes enfants? » Le musulman lui répondit : « Ils sont partis. » Mais le chrétien sauta sur lui et le terrassa. Sur ces entrefaites arriva l'oiseau *mirir* qui attaqua le chrétien aux yeux. Le musulman de Nâra profitant alors du trouble du chrétien, réussit à l'égorger avec son couteau. Ainsi débarrassé de son dernier ennemi, le musulman revint à la caverne, où il trouva la chrétienne, et lui

dit de le suivre. « Pourquoi? » demanda celle-ci. « Parce que j'ai tué ton père et tous tes frères. » Le musulman emmena la chrétienne, et la rendit mère de Daba et de Nára.

On trouve des *Daba* dans le village de Tisekifin, et des *Nára* dans le village de Halawa. Les gens de Halawa respectent encore aujourd'hui l'oiseau *mirir* auquel ils doivent la victoire. Un enfant en ayant pris un dernièrement, un homme de Halawa lui donna un coq en place, et mit l'oiseau en liberté. Cet oiseau est nommé par les Arabes *khenagro*.
